



CLASSIQUES
GARNIER

ARTIGAS-MENANT (Geneviève), « Conclusion », *La Lettre clandestine*, n° 9,
2000, *Les formes littéraires dans les manuscrits philosophiques clandestins*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-17288-8.p.0161](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-17288-8.p.0161)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2001. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CONCLUSION

En choisissant le thème de cette cinquième journée annuelle d'étude sur la littérature clandestine organisée à Créteil, nous souhaitons maintenir la tradition et ouvrir de nouvelles perspectives. Comme les années précédentes nous abordions une question intéressant l'histoire littéraire, l'histoire des idées, l'histoire du livre et de la lecture, mais sous un angle différent. Nous avons pendant quatre ans privilégié les questions d'ordre épistémologique : méthodes d'approche, histoire, définition et analyse des critères objectifs. Solidement campés sur ces bases nous introduisons la dimension esthétique en proposant l'étude des formes.

Mais nous ne pouvions pas abandonner notre curiosité pour les conditions de production, notamment la censure. Manuel Peña Díaz a développé deux notions essentielles pour notre sujet. Il a montré que les méthodes de la censure inquisitoriale en Espagne amenaient non seulement des interdictions, des confiscations, des expurgations mais aussi une transformation du processus d'écriture et de lecture. Libraires, auteurs, lecteurs sont peu à peu incités à collaborer en quelque sorte dans une pratique de l'appropriation biaisée. En étudiant ce phénomène complexe sur une longue période, il nous éclaire sur ce qu'est la création littéraire dans le domaine des audaces de la pensée et des systèmes subversifs ; il souligne ainsi la nécessité et la difficulté d'analyser les formes du discours intellectuel à l'époque classique.

En lisant les pages qui précèdent nous pouvons faire un premier constat. L'étude des formes littéraires est un sujet encore plus riche et plus unificateur que nous ne le pensions. La communication d'Olivier Bloch manifeste cette richesse et cette unité en apportant spontanément des éléments de conclusion qui portent à la fois sur les libertins, représentés par Cyrano de Bergerac et par Des Barreaux, et sur les clandestins, représentés par Robert Challe, Boulainvilliers et les héritiers d'Anthony Collins. En mettant en évidence les « jeux coutumiers à nos textes et à nos auteurs » propices à « subvertir les idées reçues » et leur « propension à

recourir... à des formes littéraires... qui permettent d'y jouer de tels jeux », il justifie notre objet qui, comme le dit Antony McKenna dans l'introduction, était « précisément d'illustrer le caractère inséparable de ces deux aspects – ou de ces deux approches – du propos philosophique », que sont le « fond » et la « forme ».

En somme il semble que notre sujet qui ne portait explicitement que sur « les manuscrits philosophiques clandestins » ait été naturellement propice au rapprochement entre libertinage et clandestinité et qu'il ait appelé la confrontation entre des genres traditionnels, poésie, fiction romanesque et théâtre d'une part, et des techniques bien particulières et a priori peu *littéraires* de l'autre, notes de lecture, traductions, collages. L'attention que nous attirions sur l'esthétique formelle à propos de textes que l'on a plus souvent l'habitude d'analyser pour leurs idées a dépassé notre attente. Nous assistons en effet à un double mouvement simultané. D'une part s'opposent deux groupes, à peu près égaux, de textes génériquement bien définis dont la forme promet d'abord le plaisir au lecteur, les poèmes de Des Barreaux, les romans de Cyrano et de Sade, le théâtre de Molière, et de textes abstraits dont le fond privilégie l'édification du même lecteur, les notes de lecture de Boulainvilliers, les traductions des textes philosophiques de Collins, l'interrogation métaphysique de Robert Challe. D'autre part et dans le même temps, par-delà les différences formelles, le talent littéraire, l'intention philosophique, les divergences idéologiques, se construit un édifice unique d'œuvres ambiguës ou secrètes qui ne livrent leur vérité qu'au lecteur avide et initié.

De Cyrano à Sade, le « laboratoire d'idées » fonctionne à plusieurs niveaux et il fournit ses produits, les produits de l'esprit, sous des formes très diversement élaborées, de la note, du fragment à la comédie en cinq actes et en vers. Mais de tels produits ont la commune caractéristique de se prêter à d'incessantes réutilisations. Loin d'être enfermée dans le texte qu'elle anime, la pensée est prête à s'en détacher, à se soumettre aux emprunts et aux collages. On serait alors tenté d'insister sur la continuité, d'un siècle à l'autre, d'englober dans un même mouvement les libertins et les clandestins. Après tout, n'assiste-t-on pas, dans un cas comme dans l'autre à la « mise en chaîne », selon l'expression d'Olivier Bloch, d'une pensée subversive ? Lorsqu'il s'agit d'un poète comme Des Barreaux, d'un écrivain de talent comme Cyrano, Challe ou Molière, tout naturellement la pensée subversive se pare de charmes esthétiques. Mais les analyses que rassemble notre colloque montrent de façon frappante qu'il

est superficiel d'opposer des textes littéraires relevant de genres bien définis et des pages sans ambition littéraire qui ne seraient que l'arsenal où les véritables écrivains pourraient puiser. Cette interprétation finaliste du phénomène clandestin ne résiste pas à la lecture attentive du corpus qui nous est familier. Ce qui unit les *Lettres sur la religion* à *La Nouvelle Justine* d'un côté et à *Don Juan* de l'autre c'est le recours à une commune esthétique de la subversion qui ne cesse, pendant toute l'époque classique, d'exercer un puissant empire sur les esprits et sur les cœurs.

L'un des fruits, et non le moindre, de cette rencontre de Créteil a été de montrer le caractère impérieux d'une série de questions auxquelles il faudra revenir. Lettre, examen, entretien, analyse, conversation, difficulté, traité, essai, mémoire, testament, dialogue, dissertation, traduction : la diversité des titres correspond-elle à une diversité des formes ? A une diversité des idéologies ? A une diversité des méthodes ? Dans quelle mesure la forme fait-elle sens ? Comment expliquer une telle recherche ? Par d'authentiques prétentions littéraires ou par un souci de camouflage ? Un vaste champ d'analyses, de comparaisons, d'enquêtes de réception s'ouvre au chercheur.

Geneviève Artigas-Menant
(UMR 8599 CNRS-Paris IV ;
Université Paris XII – Val-de-Marne)